





Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.com](http://www.editionsorizons.com)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'idiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'oeuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08772-9

© Orizons, Paris, 2011





# Le bal des baleines

& autres fictions





## Autres Œuvres

### POÉSIE

- Notre amour est pour demain* (Pierre Seghers, 1951)  
*Au clair de l'amour* (avec un dessin de Fernand Léger, Seghers, 1955)  
*D'une voix commune* (dessins de Robert Lapoujade, Seghers, 1962)  
*L'Opéra de l'espace* (N.R.F. Gallimard, 1963)  
*Arbre d'identité* (Rougerie, 1976)  
*Un cantique pour Massada* (Europe/poésie, 1976)  
*Table des éléments* (Pierre Belfond, 1978)  
*Délogiques* (Belfond, 1981)  
*Quarante polars en miniature* (Rougerie, 1983)  
*La vie est un orchestre* (Pierre Belfond, 1991) Prix Max Jacob 1992  
*Alphabase* (Rougerie, 1992)  
*Fable Chine* (avec des papiers froissés de Ladislav Kijno, Rougerie, 1996)  
*Géode* (dessins de Jacques Clauzel, Ed.PHI, 1998)  
*Journal alternatif* (acryliques de François Féret, Dumarchez, 2000)  
*L'Escalier des questions* (lavis de Colette Deblé, L'Amourier, 2002)  
*Corps à réinventer* (Ed. de la Différence, 2005)  
*Le Réel d'à côté* (Frontispice de Nicolas Rozier, L'Amourier, 2005)  
*La scène primitive* (Ed. de la Différence, 2006)  
*Gestuaire des sports* (dessins d'Alain Bar) Le Temps des cerises, 2006  
*À revoir, la mémoire*, avec des collages de Ladislav Kijno, Ed. PHI, 2006  
*J'ai failli la perdre* (Editions de la Différence, 2010)



Charles Dobzynski

Le bal des baleines  
& autres fictions



**O**rizons  
2011



Dans la même collection, dernières parutions

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*,  
2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).



*Il y a des monstres qui sont très bons,  
Qui s'asseoient contre vous les yeux clos de tendresse  
Et sur votre poignet  
Posent leur patte velue*

*Un soir  
Où tout sera pourpre dans l'univers,  
Où les roches reprendront leur trajectoire de folles,  
Ils se réveilleront.*

*Guillevic, Terraqué*







# Le temps des papillons

Notre monde a été apparemment sous la forme de ver ou chenille : il est à présent sous celle de chrysalide : la dernière révolution lui fera revêtir celle de papillon.

Charles Bonnet

La chenille qui chercherait à « bien se connaître » ne deviendrait jamais papillon.

André Gide





C'est en se promenant qu'on fait des découvertes. Et quelquefois elles risquent de bouleverser votre vie. On ne se doute de rien. Les présages ne sont pas des fleurs des champs. Armande ne pensait à aucun événement particulier, aucun sujet d'inquiétude ne l'habitait. Elle déambulait à l'orée de la forêt sur le sentier d'herbe ourlé d'églantier, de potentilles et de ronces baguées de mûres. L'air était bleu dans ses yeux bleus. Elle aspirait des bouffées d'odeurs, des fibres de soleil. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à celui attendu dans leur maison de campagne. Il revenait de voyage par le train et elle avait hâte de le rejoindre.

C'est alors que son regard fut intrigué par une tache de couleur qui éclaboussait un gros caillou. En s'approchant elle constata que c'était tout simplement un papillon. Toutefois il ne bougeait pas. Ailes de satin orangé à damier et semis de gros points noirs. Spontanément, elle fit un geste pour le saisir, certaine qu'il allait aussitôt s'envoler. Mais pas du tout. Ses ailes restaient inertes, privées de toute palpitation. L'insecte semblait posé, léthargique ou abandonné, sur ce morceau de granit grisâtre, écaillé, probablement sa couche funéraire. Elle le prit délicatement. Déployé, il prenait toute la largeur de sa main. Et, chose, étrange, cette douceur d'étamine pesait lourd, beaucoup plus en tout cas qu'il n'était normal pour ce



qui avait la morphologie et la consistance d'une feuille morte.

Elle le glissa dans son sac. Il lui parut intéressant de le ramener chez elle. Elle le montrerait à Edmond qui possédait quelques rudiments d'entomologie et saurait peut-être, lui, de quelle variété de papillon il s'agissait, sans qu'il fût besoin de pratiquer une autopsie !

Dans une autre région du pays, plus montagneuse, l'été commençait comme toujours par une confusion des bruits, dans le creuset des herbes et des feuilles, un mélange feutré de grésillements, de crissements, de stridulations, de bourdonnements. Les ailes et les élytres se donnaient rendez-vous et combinaient leurs pulsations aux heures matinales, au moment où la poussière du soleil poudroie à travers les persiennes.

Réveillée depuis peu, Caroline s'étirait mollement, la peau encore moite, fripée, elle se prélassa un instant dans la pénombre dorée. Hervé dormait encore ou faisait semblant, alourdi par ces rêves tardifs et duveteux qui vous assaillent en fin de nuit. Il était temps de se remuer, pensa Caroline. La première chose à faire était d'ouvrir grand la fenêtre, de donner à la lumière l'ordre d'affluer, de passer sa patte de chamois sur les choses et les corps afin de leur rendre un peu de luisant et de verdure. Rideau vite tiré, persienne repliée, une vague de soleil vint submerger et aveugler Caroline. Elle ferma les yeux pour laisser le rayon s'enrouler sur ses paupières et pour mieux humer la fraîcheur qui se précipitait dans la chambre. Les vitres étaient légèrement embuées. Elle y remarqua aussitôt une forme insolite, une sorte de corolle trapézoïdale qui s'étalait. Quelque chose noir, à bande blanchâtre discontinue et taches brunes cerclées d'orange. Sans doute une fleur égarée, transportée par la brise nocturne et qui s'était aplatie sur la vitre. En approchant ses doigts

pour l'enlever, elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'une fleur mais d'un papillon d'une grandeur inusitée. Ce papillon restait immobile, sans vie, comme décalqué sur le carreau de verre.

Il était plutôt inhabituel de trouver comme ça un papillon mort, collé à la façon d'une vignette. Ce n'était nullement une noctuelle, mais à première vue du genre machaon, petit mars ou sylvandre, elle n'était pas sûre, une espèce commune en tout cas, sauf pour la taille. Elle en avait vu beaucoup de pareils voleter et batifoler sur la prairie, en bordure du bois. Elle détacha l'insecte, timbre scotché, sans destinataire, et le déposa sur la table de la cuisine, en attendant.

Le tapage qui provenait de la chambre, c'était Hervé, bien sûr, en train de s'ébrouer, de s'exercer à quelques mouvements de gymnastique et de respiration.

Celui-là, il saurait peut-être à quoi s'en tenir de sa curieuse capture.

Juin chantait jaune, de tilleul en platane. Les étalages devenaient feuillages eux aussi. Articles de mode. Articles de sport. Friandises des pâtisseries. Chaussures qui ont envie de prendre l'air et de trotter... La ville sortait de sa somnolence, sieste accomplie comme une heure supplémentaire. C'était une petite cité méridionale, à l'ombre de ses remparts et d'une vieille citadelle médiévale dont les ruines attiraient encore quelques touristes.

Ariane avait laissé sa citroën ZX en stationnement dans une rue qui débouchait sur la place principale. Après avoir fait ses emplettes, elle revenait la chercher pour reprendre la route. Elle n'était pas en avance. Sa clientèle l'attendait. Bleu foncé, le véhicule se bronzait au soleil. Il serait difficile de tenir le volant. Mais ce que vit Ariane, avant même d'ouvrir la portière au moyen de son bip, ce fut quelque chose de très gros, comme une saleté



sur son pare-brise, un oiseau avait dû en prendre à son aise en fonçant en piqué ou en patrouillant... Il y a des jours où la fiente est une insolence du ciel !

Vu de près, ce n'était pas ça du tout : un superbe papillon, au pourtour légèrement arrondi, quadruples ailes brunes à bandes et liseré orange, mouchetures blanches sur la pointe... De ceux-là, se souvint Ariane, qu'on appelle vulcains, un baladeur des orties mais aussi des jardins, elle en avait trouvé parfois folâtrant dans le sien. Mais que diable faisait-il en ville, celui-là, de toute évidence exilé, en migration peut-être, mais en outre inanimé. Elle le pinça entre le pouce et l'index. Il était d'une dimension inusitée, plus grand que la paume, et ne s'écaillait pas sous la pression de l'ongle. Mort depuis peu sans doute. Mais pourquoi ? Rien dans les parages ne pouvait justifier la présence du lépidoptère (Ariane se demanda où nichaient les chenilles, processionnaires ou sédentaires) et pourquoi il était passé si subitement de vie à trépas. Le fait était singulier. Elle enfourna l'insecte dans la boîte à gant. Son mari, Richard, qui aimait jardiner, en saurait peut-être davantage...

Elle démarra. Elle n'allait pas tarder à oublier l'incident.

Cette nuit-là, Sylvia se réveilla en sursaut. Elle transpirait. Elle suffoquait. Peut-être la préfiguration d'un de ces orages d'été qui véhiculent une touffeur insupportable. Ce n'était pas la canicule. Son corps était recouvert d'une myriade de pellicules bizarres, on aurait dit des bouts de tissus, souples, un peu gluants, mous et immondes. Elle n'arrivait pas à distinguer leur forme précise dans l'obscurité. Au toucher, c'était à la fois un peu rêche et répugnant, des feuilles mortes, des ailes de chauve-souris !... Elle fut envahie par un début de nausée et par une panique incontrôlée. Elle parvint à atteindre le commutateur. Un flux de lumière électrique lui révéla que son corps était tapissé d'une nuée de papillons morts.

Sylvia se leva d'un bond et se secoua en hurlant. Elle était nue et cela poissait de partout, jusque entre ses cuisses. Presque tous les insectes s'affalèrent à ses pieds. Il y en avait plusieurs dizaines. Quelques-uns qu'il lui fallut arracher du bout des doigts. C'est vrai, la chaleur l'avait contrainte à laisser sa fenêtre grande ouverte... La tribu en avait profité pour transformer sa chambre en caverne ou crypte mortuaire... Or ceux-là, n'étaient nullement des papillons de nuit, mais, pour autant qu'elle pouvait en juger, de ces sylvains à la robe de deuil au reflet bleu azur que l'on trouve plus fréquemment dans les prairies bocagères ou les friches. Qu'est-ce qu'ils faisaient là en foule, parsemés ? Ils ne pouvaient survenir du jardinet qui entourait sa villa, agrémenté de quelques rosiers, arums, pensées, deux trois arbres fruitiers, pas de quoi attirer une telle horde d'intrus...

Pas facile de s'en débarrasser par le balayage. Certains restaient englués en ventouse sur les murs, les vitrines de la bibliothèque et même les abat-jour. Elle se précipita vers la douche. Elle avait l'impression que son corps avait été entièrement maculé par cette encre animale.

C'était jour de marché. Belle journée nacrée où l'on s'affaire tôt à la préparation et à la décoration des éventaires. Certains forains sont des artistes dans la mise en scène des poissons, des crustacés, des légumes ou des fruits de saison. Pas de monceaux, mais des éventails homogènes où les écailles vont rivaliser avec les écales. Les boutiques levaient leurs rideaux de fer sur la place. Nathalie se hâtait pour ouvrir son petit commerce de produits diététiques et biologiques, toujours bien achalandé. Elle précédait en général d'une demi-heure ses deux employées, poutilleuse sur la présentation et veillant à ce que tout soit fin prêt.

La porte vitrée à peine poussée, elle faillit tomber à



la renverse de surprise. De haut en bas le magasin n'était plus qu'une avalanche multicolore d'insectes, des escadrilles entières de papillons agglutinés sur tous les rayons et présentoirs, fixés sur les fioles, les pots de crème, les flacons de parfums, les bocaux d'eau de mélisse, accointés sur les boîtes, habillant les paquets, une pullulation d'ailes jaunes et bleues, simili aquarelles, des ailes collées comme des timbres-poste.

Les ailes pétrifiées de milliers de papillons.

À l'heure des fenaisons, quand tous les parfums de la terre, des mottes humectées de rosée, des arbrisseaux bruissants et des plantes épanouies concourent à la magie et à l'enivrement, Marc et Camille, douze et dix ans, s'en allaient, gambadant par les champs de luzerne épinglés de coquelicots. L'heure de l'école et du collège était passée. On rentrait à la maison y poursuivre des jeux ou vampiriser le feuilleton télévisé. À force de courir, on se fatigue. L'herbe était drue, moelleuse, appétissante, au point que pour un peu on y aurait mordu comme dans une galette au beurre. Essoufflés, les enfants s'arrêtèrent dans leur course, et riant à s'étouffer de leurs plaisanteries et de leurs cachotteries, s'allongèrent sur le confortable matelas de brindilles et de folioles. Une pause odorante. Une petite sieste de transition. Rien de tel pour reprendre haleine. Les yeux clos pendant quelques minutes se rouvrirent, terrorisés : la prairie inopinément s'était nappée d'une multitude de papillons. Et des dizaines venaient s'abattre et s'écraser sur eux, comme les gouttes d'une pluie sans nuage, des gouttes colorées mais planes, des découpures de tissus qui s'attachaient à leurs cheveux, à leurs vêtements. Les enfants étaient éberlués, un peu effrayés, bien qu'à première vue ces insectes ne représentaient pas vraiment une menace, ils étaient là, simplement, trop nombreux pour être vrais, sans remuer et sans butiner, morts de peur peut-être, qui sait,



mais inanimés, éparpillés partout sur la luzerne, pareils à une collection philatélique désormais dépourvue d'affranchissement et de justification.

Les premiers symptômes de l'infection apparurent très vite, une traînée de poudre, mais en des points différents du territoire, parfois très éloignés les uns des autres, ce qui rendait inexplicable l'expansion de la maladie. Car c'était une singulière maladie, qui touchait à la fois l'épiderme, les articulations et le psychisme. Armande avait été l'une des premières à subir la contamination dont on ne savait pas encore de quel virus elle était la mauvaise graine. Virus non codé, rebelle à l'examen, sans filiation connue. On accusait le germe non détecté d'avoir engendré à la fois la prolifération démente des lépidoptères de toute espèce, leur migration intempestive, et leur mort instantanée non moins incompréhensible. S'ils étaient les porteurs virtuels du virus, les papillons auraient dû être eux-mêmes immunisés. Ce virus les tuait, mais comment s'effectuait alors sa propagation ?

Le mystère restait entier. On appela papillonase la pathologie provoquée par les insectes. Le langage de la rue l'abrégea illico en nase, ce qui signifiait hors service en argot mais permettait en même temps de substituer à l'expression « chercher noise » celle de « chercher nase ».

Armande en avait ressenti les effets peu de temps après avoir ramené machinalement chez elle l'échantillon recueilli sur une pierre. Toute à la joie de ses retrouvailles avec Edmond, son mari, elle posa l'insecte sur une étagère et n'y pensa plus au cours de la journée. Le lendemain, elle le reprit et le montra à Edmond qui crut y reconnaître la variété commune appelée « petit nacré ». Malgré la taille excessive du spécimen, cette découverte lui sembla sans grande importance et on ne tarda pas à s'en désintéresser, une fois qu'il fut épinglé pour permettre sa dessiccation.



Quelques jours après, Armande se sentit très mal à l'aise. La peau des bras et du cou parsemée de rougeurs qui n'étaient pas seulement désagréables mais produisaient de vives irritations. Elle ressentait d'autre part de pénibles courbatures, les muscles comme roués de coups.

Aucune fièvre cependant, mais des cauchemars ou des fantômes qui l'assiégeaient en plein jour. Elle voyait noir. Elle broyait du noir sous forme de taches.

La consultation d'un dermatologue fut tout à fait décevante. Il pronostiquait une sorte d'eczéma, mais sans certitude. Il ordonna une série d'examens, dont des tests allergologiques, car il soupçonnait aussi un accès d'allergie.

La maladie prit une tournure plus grave au bout de deux semaines. La peau tombait par plaques. Et une névrose incoercible agressa l'esprit d'Armande, jusqu'à la faire délirer. Il fallut l'hospitaliser.

Edmond avait par miracle esquivé la contamination.

Il en alla de même pour Caroline. Mêmes symptômes. Mêmes conséquences. Même impuissance médicale à trouver sinon une solution, du moins un traitement et surtout, premier objectif, un vaccin antiviral. Hervé lui non plus ne fut pas atteint. Les papillons continuaient de déboucher on ne sait d'où, de tomber en grêle et de dévaster les environs. Certains évoquaient la récurrence biblique des sept plaies d'Egypte. La société courait à sa perte et le châtiment venait de Dieu. Il tombait des nuages comme jadis les sauterelles. Les incroyants haussaient les épaules en écoutant ces billevesées. Chaque dérangement de la nature, séisme, effet de serre, surchauffe, fonte des glaciers et des banquises, ne suscitait-il pas une dégelée de commentaires alarmistes, jetant sur toute chose un relent avant-coureur d'apocalypse ?

Toujours est-il que les peaux tombaient elles aussi,

et il était aussi difficile de pallier à cette desquamation qu'aux distorsions articulaires. Une ordonnance fut édictée, interdisant au commun des mortels—pour qui la mortalité devenait commune—de toucher à quelque papillon que ce soit. Ils étaient désormais considérés au même rang que les champignons vénéneux...

Et l'on se mit à chasser les lépidoptères au moyen de puissants insecticides. Il fallait en première lieu débusquer et détruire les nids de larves. Une guerre sans merci fut déclarée aux chenilles. Les recrues écolophiles affectées à cette campagne d'élimination éthologique s'armèrent non de filets à papillons mais de bombes à aérosols. Leur usage intensif selon certains, ne manquerait pas d'aggraver la poche percée de l'ozone. Il fallait choisir entre deux maux le moindre...

On réussit à sauver Marc et Camille que la vigueur de leur jeunesse protégea sans doute des formes les plus éprouvantes du mal. Mais Ariane dut renoncer, au moins provisoirement, à son travail, Nathalie abandonner sa boutique et Sylvia fut contrainte de déménager.

Du nord au sud de l'hexagone, le papillon devint l'emblème néfaste d'un péril immédiat, d'une catastrophe naturelle et d'une urgence vitale. L'épée de Damoclès se changeait en harpon et nœud coulant de papillon. La beauté morphologique de l'insecte chantée depuis des siècles à l'apogée de son épanouissement, n'était plus rien qu'un travestissement de la mort.

